

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 3 (1909-1910)
Heft: 14

Rubrik: La musique en Suisse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'écouter avec un égal plaisir une œuvre claire ou une œuvre ultra moderne. Mais sur quoi le critique qui « éreinte » l'école mélodique se base-t-il ? Sur son goût uniquement. Mais tout le monde est-il obligé d'accepter ce critérium ? Il est de mode de bafouer les *Pagliacci*. Mais il y a là-dedans, ce me semble, quelques phrases mélodiques que plusieurs de nos « savants » modernes seraient bien empruntés de trouver. Si je refuse de me nourrir exclusivement de pâté de foie gras ou de plum-pudding, direz-vous que j'ai mauvais goût ? Me traiterez-vous de vulgaire ou de sauvage, parce que je jouis d'un morceau de bœuf bouilli ? En musique, le peuple Anglais aime varier ses menus. Eh bien, il fait preuve d'éclectisme, et il siérait à quelques-uns de nos jeunes de l'imiter un peu en cela.

Mais voyons que, pour finir, je mentionne au moins un ou deux concerts intéressants de ce mois passé.

A tout seigneur tout honneur ; et citons en premier lieu les concerts du « New Symphony orchestra », sous le bâton de Landon Ronald qui progresse à pas de géants. Il a eu un superbe succès et très mérité, après la *Symphonie N° 5* en *ut mineur* de Beethoven. Ce jeune chef est en train de se mettre à la toute première place des virtuoses de l'orchestre. Hans Richter a dirigé le « London Symphony orchestra » avec sa maîtrise habituelle. L'ouverture de *Freischütz* a été superbement rendue, les *Variations symphoniques*, op. 78 de Dvorak jouées avec toute la légèreté et l'élégance qui conviennent à cette œuvre spirituelle, et le *Concerto brandebourgeois* de Bach avec tout le classicisme qu'il réclame. Mais que venait faire au milieu de ce programme la *Rhapsodie écossaise* de Mc Kenzie, œuvre d'élève qui n'offre d'intérêt que par les thèmes qui l'ont..... inspirée (?), si le mot d'inspiration peut s'appliquer à cette œuvre. Ces thèmes sont beaux par leur simplicité et leur originalité, deux qualités qui sont annihilées par les complications que le compositeur accumule autour d'eux et les effets d'orchestre, parfois baroques, dont il les entoure.

LOUIS NICOLE.

La Musique en Suisse.

Suisse romande

Genève. Au dernier concert d'abonnement et au concert donné au bénéfice de l'Orchestre, le troisième acte de *Parsifal* et le premier acte de la *Walkyrie* ont été donnés à peu près intégralement. Le public a donc eu à nouveau l'occasion de discuter la légitimité de l'exécution au concert de fragments entiers d'opéra. Le pèlerinage de Bayreuth n'étant pas à la portée de tous, il peut paraître naturel de ne pas priver complètement de la musique de *Parsifal* ceux qui ne peuvent s'accorder le spectacle complet. De même, la lecture intelligente d'une pièce de théâtre est, pour ceux qui ne peuvent aller au spectacle, une source de très réel plaisir. Mais les auditeurs n'ayant jamais associé directement la musique aux mouvements effectués sur la scène, les intentions du compositeur courrent fréquemment le risque de rester incomprises. Les gens les mieux à même de goûter l'opéra au concert sont précisément les anciens spectateurs, qui, pour voir la scène en imagination n'ont qu'un effort de mémoire à accomplir. La plupart des auditeurs du concert de mercredi dernier étaient dans ce cas; mais tandis que les uns se montraient reconnaissants qu'on leur offrit l'occasion de raviver ainsi leurs souvenirs, en une saison où le théâtre de Genève (qui donne *Siegfried*) ne donne pas la *Walkyrie*, d'autres ressentaient douloureusement l'absence de l'action dramatique, que tout leur être réclamait. C'est précisément parce qu'ils connaissaient l'œuvre dans son entier qu'ils ne supportaient pas qu'elle fût artificiellement tronquée. — La question me paraît insoluble, comme la plupart des questions de ce genre. Il sera à jamais impossible de délimiter, du haut d'un dogmatisme esthétique intransigeant, la limite que la convention peut atteindre, et qu'elle ne doit pas franchir. Tout art suppose des concessions à une convention quelconque; est seul à proscrire le conventionnel inutile, celui que ne justifie ni une considération artistique, ni même une nécessité pra-

tique. Il est certain que l'opéra de Wagner perd, plus que tout autre, à être ainsi amputé de la partie scénique; on sait que seules des considérations d'ordre péculiaire ont amené le créateur de *l'œuvre d'art intégrale* à arranger pour le concert des fragments de ses drames lyriques. Personnellement, bien que j'admire et que j'aime la musique de ce premier acte (quelques parties en commencent déjà à vieillir), mon plaisir a été gâté par l'absence d'action. Quand Hunding emporte ses armes, quand la porte s'ouvre au clair de lune, quand Siegmund retire Nothung du sein du chêne, à tous ces moments-là et à bien d'autres, la musique appelle impérieusement l'action scénique.—C'est malheureusement la traduction de Wilder, non celle d'Ernst, qui a été choisie par les interprètes: M^{me} Agnès Borgo, MM. Sayetta (ténor) et Boussa (basse). Les deux premières voix paraissaient bien faibles à côté de celle de M. Boussa, qui doit faire au théâtre un Hunding parfait. Comme le *vibrato* du violon de M. Enesco, celui de la voix de M^{me} Borgo frise l'intonation fausse; elle a chanté sa partie avec tout le tempérament dont on peut faire preuve quand on est obligé de demeurer immobile. M. Sayetta a été un Siegmund intéressant et distingué, mais le volume de sa voix était tout à fait insuffisant, surtout pour l'acoustique un peu étouffée du Victoria Hall. L'orchestre a tenu à faire de son mieux, et les exploits pianistiques n'ont rien ôté à la perfection habituelle de la direction de son chef. En effet, après avoir admirablement dirigé le prélude de *Parsifal*, M. Stavenhagen s'était mis au piano pour jouer la *Danse macabre* de Liszt. Les occasions d'applaudir le maître en sa qualité de pianiste sont relativement rares, et la perspective de l'entendre a été sans doute un élément important du succès matériel du concert. La clarté absolue, l'énergie rythmique, l'intelligence musicale de son jeu sont au-dessus de tout éloge, et ce sont bien là les qualités principales qui doivent distinguer l'exécution de cette œuvre,—très inégale comme beaucoup de celles de Liszt. Dans ces variations, d'une brièveté extrême, le Liszt aux inspirations de génie couvoie constamment le Liszt compositeur de transcriptions, uniquement préoccupé de donner carrière à la virtuosité pianistique.—M. Bruni devait diriger l'exécution de cette œuvre. Empêché au dernier moment, il a passé son bâton à M. Kamm, qui, pris au dépourvu, s'est acquitté de sa tâche à la satisfaction générale.

Une grippe malencontreuse m'a empêché d'assister à des concerts dont je me faisais d'avance une fête. Au nombre de ces concerts se trouvait le récital de chant de M^{me} Jaques-Dalcroze. Les appréciations louangeuses qui me sont parvenues de plusieurs côtés n'ont pas été pour atténuer mes regrets. Heureusement je n'ai à faire connaître à mes lecteurs ni la voix exquise de cette cantatrice, ni la grâce inimitable de son interprétation, sa diction impeccable, son art de tenir le public comme suspendu à ses lèvres, ni encore la perfection de l'accompagnement de M. Jaques lui-même. Il me semble que M^{me} Jaques-Dalcroze doit chanter des Lieder comme ceux de Borodine (*La princesse endormie*) et de Moussorgsky (par exemple le n° 3, *Hopak*) plus volontiers que du Schumann. Pourtant un auditeur me disait n'avoir jamais entendu interpréter de manière aussi charmante le n° 4 de *l'Amour d'une Femme* («O gage de tendresse, petit anneau doré»). Le programme, très varié, comprenait, outre les noms cités, ceux de Karmin (très jolie *Chanson*) et de Mahler (*Le Compagnon errant*), sans oublier Jaques-Dalcroze (*Le Fléau*, *Le long de l'eau*, *Le Retour*).

Un orchestre, surtout composé d'amateurs, a donné le mercredi 15 mars un premier concert, dont le résultat peut être considéré comme encourageant. Le chef d'orchestre, M. Ostroga, avait fait fort bien étudier divers morceaux, entre autres la symphonie en *sol majeur* de Haydn. Je lui souhaiterais un peu plus de poigne, pour forcer les musiciens à jouer parfaitement ensemble; au bout de quelque temps, il aura mieux en main son orchestre, et pourra s'attacher aux nuances. Telle quelle, l'exécution a été honorable, surtout si l'on songe au temps très court de travail en commun. Le finale a même été pris dans un *tempo* des plus rapides, sans que l'exécution des traits de violon en souffrît. M. et M^{me} Johannot étaient à ce concert le concours, l'un de son violon, l'autre de sa voix.

EDMOND MONOD.

Voici le compte-rendu que j'ai reçu de deux des concerts auxquels je n'ai pu assister :

Le concert donné à la salle de la Réformation par MM. Casals et Cortot fut un véritable triomphe pour ces éminents artistes, tous deux bien connus chez nous. Ils ont exécuté à la perfection un programme entièrement consacré aux œuvres de Beethoven, pour piano et violoncelle, et dans lequel la virtuosité de parade n'avait pas la moindre petite place. Bien qu'en possession de la plus brillante technique, M. Casals dédaigne le faux brillant et l'effet extérieur; il ne se sert de ses moyens que pour donner à l'idée musicale tout le relief possible. L'expression, chez lui, ne s'abaisse jamais à la sentimentalité facile et son jeu passionné et recueilli tour à tour, convient admirablement à la musique beethovienne. Toutes ces qualités unies à celles de M. Cortot, le digne partenaire de l'illustre violoncelliste, nous ont valu une magnifique interprétation des sonates III, IV et V. L'entente « symphonique » des deux artistes était complète. On a encore entendu avec plaisir d'agréables variations de Beethoven sur un thème de Mozart; elles faisaient une heureuse diversion dans ce programme un peu austère. Ce fut une soirée de grand art.

La brillante série des concerts d'abonnement s'est terminée, en une double apothéose musicale, par l'exécution du III^{me} acte de *Parsifal* et de la Neuvième de Beethoven. La voix puissante et l'expression chaleureuse de M. Frölich ont fait une grande impression dans les rôles de Gurnemanz et d'Amfortas, dont cet excellent interprète wagnérien déclame les lamentations avec un accent profondément émouvant. M. Swolfs, que nous avons applaudi récemment au théâtre dans la création de Siegfried, a été très apprécié, dans le rôle de Parsifal, pour son excellent style et son timbre agréable. Il est regrettable que les chœurs d'hommes n'aient pas été plus puissants; ils manquaient de rythme et de conviction. Ils ont cependant pu arriver au port sans naufrage, grâce à l'énergique et habile direction de M. Stavenhagen! L'orchestre était dans un de ses meilleurs jours; il a joué avec une grande perfection de nuances et un parfait ensemble la sublime symphonie dramatique qu'est l'accompagnement orchestral de ce 3^{me} acte. L'exécution de la Neuvième de Beethoven fut tout aussi belle, surtout dans le scherzo, bien rythmé et plein de verve, et dans l'adagio où les violons jouèrent leurs variations avec un ensemble et une délicatesse remarquables. Les chœurs de l'Ode à la Joie furent loin de donner tout ce qu'on attendait d'eux, malgré l'extrême difficulté des parties vocales. Avec plus de discipline et une plus complète conscience artistique, les excellents chanteurs du Conservatoire auraient pu faire beaucoup mieux.

Mmes Dick et Wiegand-Dallwigk chantèrent honorablement leurs périlleux passages dans le quatuor, très bien complété par MM. Swolfs et Frölich. Ce beau concert s'est achevé dans de longues ovations à notre excellent chef d'orchestre, qui arrive à mettre au point les œuvres les plus difficiles avec un nombre très restreint de répétitions. On a applaudi vigoureusement les solistes et l'orchestre, d'où l'on voit, avec regret, partir M. Louis Rey, qui a occupé avec distinction, et pendant tant d'années, le pupitre de violon-solo.

H. F.

Lausanne. Pablo Casals, — nom magique, musique faite chair, évocation suprême de tout ce que l'art des sons peut renfermer de joies et de douleurs, de tendresses et de sévérités, de grâce exquise et de souveraine grandeur. N'a-t-on pas dit que s'il est le violoncelliste des rois, c'est parce qu'il est lui le roi des violoncellistes? Secondé par M. Alfred Cortot, dont l'art pianistique n'a peut-être pas la même flamme mais est d'une perfection presque absolue, M. Pablo Casals a donné de l'œuvre de Beethoven pour violoncelle et piano l'interprétation la plus intense, la plus vivante, la plus complète qui se puisse résumer. C'est dire assez que cette audition fut l'un des sommets de notre récente vie musicale.

L'exécution très remarquable par M. Robert Pollak et sous la direction de l'auteur, du nouveau Poème pour violon et orchestre de E. Jaques-Dalcroze fut

un autre sommet de cette quinzaine accidentée ; de même aussi l'interprétation impeccable et d'une grâce inimitable par M^{me} M.-L. Debogis-Bohy d'une œuvre nouvelle de M. Joseph Lauber, *Le premier bal*. Public hélas ! très clairsemé, mais succès considérable pour l'auteur qui dirigeait son œuvre en personne, et pour sa brillante interprète.

Parmi les autres concerts que je voudrais signaler particulièrement, voici en première ligne celui du « Chœur de dames » que M^{me} E. de Gerzabek dirige avec fermeté et avec une persistance dans l'effort trop rare chez nous. Ses programmes, très variés, peut-être trop, sont toujours d'une excellente tenue artistique et d'une exécution très soignée, témoin cette année une *Messe* de J. Rheinberger qui recueillit les suffrages unanimes. Quand aux solistes, M^{les} Rouilly (contralto), Reymondin (soprano), Gailloud (violon), etc., elles surent se faire apprécier grandement.

Du chant encore — la voix n'est-elle pas le plus beau des instruments? —, il y en eut dans un concert du Chœur mixte de la Croix-Bleue où M^{me} Gayrhos-Cartier se fit entendre pour la première fois à Lausanne, tandis que quelques jours plus tard déjà elle remplaçait au pied levé M^{me} Gilliard-Burnand et mettait son talent au service de M. Harnisch. L'excellent organiste de la Cathédrale réunit depuis plusieurs années, dans l'après-midi du Vendredi-Saint, un public très nombreux d'amateurs de musique sacrée auxquels il fait passer dans le recueillement « une heure au pied de la Croix ». Idée, programme fort beaux et à la réalisation desquels participa aussi, cette année, le chœur du Chant sacré, sous la direction de M. E. Barblan.

Du chant toujours, et cette fois exclusivement, M. Julio Christen en donna tout un soir où, fort bien accompagné par M. Sainsbury, il interpréta anciens et modernes, classiques et romantiques, sans effort apparent et avec un rare bonheur. De nombreux amis et admirateurs applaudirent avec enthousiasme l'artiste à la voix « souple, chaude, éclatante, vibrante à souhait ».

Enfin, quitte à y revenir au début de la prochaine chronique, je veux dire à la hâte le succès remporté par M. Carl Ehrenberg au cours de l'excellente soirée qu'il organisa à son bénéfice : le remarquable musicien dont le poème symphonique *La Forêt* a des qualités nombreuses et captivantes, a montré dans le premier acte de la *Walkyrie* qu'il est chef d'orchestre de théâtre de premier ordre. Relief, chaleur, souplesse et précision, autant de qualités qui distinguèrent cette exécution, la première à Lausanne, d'un acte entier de Wagner à la scène. Le « concert » de M. Ehrenberg — qui fut fêté, fleuri, couronné, « tusché » — sera une date historique de la vie musicale lausannoise.

G. H.

Echos et Nouvelles.

SUISSE

② **M. le Dr Alfred Hassler** vient de signer un engagement de cinq ans avec la direction de l'Opéra-Comique de Berlin. Il aura dès le début une activité considérable, mais qui, mieux que toute autre, semble devoir convenir à son tempérament.

③ **M. Fr. Hegar** dont on avait appris avec angoisse la grave maladie et qui avait dû se soumettre à l'opération de la pérityphlite, est heureusement en pleine convalescence. Tous les musiciens et plus particulièrement les membres de l'A. M. S. forment des vœux bien sincères pour son prompt et complet rétablissement.

④ **M. Albert Rehfous**, directeur de l'« Académie de musique » de Genève, est nommé critique musical du « Libéral genevois ».

⑤ **M^{me} Emmy Troyon-Blæsi** que tous ses amis se sont réjouis de voir reprendre le cours d'une carrière momentanément interrompue, vient de remporter coup sur coup de grands succès à Montreux où elle a chanté dans plusieurs concerts : un air d'*Acis et Galathée* de Händel, la *Mort d'Isolde* de R. Wagner, le grand air de la *Création* de J. Haydn et l'adorable *Phydilé* de H. Duparc.